

ÉTUDE CRITIQUE

SUR LA

**GÉOGRAPHIE COMPARÉE ET LA GÉOGRAPHIE POSITIVE
DE LA GUERRE D'AFRIQUE DE JULES CÉSAR.****I^{re} PARTIE.****GÉOGRAPHIE COMPARÉE.**

La guerre d'Afrique de Jules César est une des campagnes les plus remarquables de ce grand Capitaine. Elle n'a pas l'ampleur de la guerre des Gaules, la rapidité de ses deux guerres d'Espagne, l'instantanéité de sa victoire sur Pharnace; encore une fois il n'y trouva pas d'adversaires dignes de lui, ce qui fut bien rare, mais il y rencontra des ennemis sérieux, armés de moyens et de forces considérables, animés d'une confiance aveugle, intimidés, il est vrai, par l'éclat de son nom, ce qui neutralisa une grande partie des avantages qu'ils auraient pu tirer de leur savoir et de leur expérience. On l'y retrouve du reste avec toutes ses grandes facultés militaires, une audace quelquefois incroyable, un esprit de décision inflexible, une fécondité de ressources inépuisable, une puissance stratégique à laquelle on résistait bien difficilement.

Cette guerre d'Afrique dura cinq mois et on en suit tous les incidents avec un intérêt puissant, d'autant plus puissant qu'on aura sous les yeux un tracé précis, exact, de toutes les opérations. Je ne veux pas, je ne dois pas parler du long travail auquel je viens de me livrer et qui a exigé plus de dix-huit mois de recherches et d'investigations de tous genres. Après avoir analysé tout ce qui a été écrit sur ce sujet, je me demande encore qu'elle idée on avait pu se faire de cet ensemble de marches, de contre-marches, d'attaques multipliées, appuyées qu'on les faisait sur les synonymies les plus bizarres, sur les positions les plus excentriques, et tellement fausses pour la plupart qu'on est tenté d'y voir un parti pris de faire une chose inexplicable, incompréhensible. Comment les écrivains qui avaient entrepris cette tâche ne se sont-ils pas aperçu de tous les non-sens qu'ils commet-

taient, voilà ce qui surprend toujours. L'insuffisance des données qu'ils avaient à leur disposition ne saurait les justifier, puisqu'ils en avaient à peu près autant que nous en possédons aujourd'hui et qu'avec Hirtius seul, on peut obtenir un tracé d'ensemble des opérations de César très-satisfaisant. Ce qu'ils n'ont pas fait, ce qu'ils eussent dû faire avant toute chose, c'était l'étude complète des documents anciens et du récit des voyageurs ; ce qui les a surtout induits en erreur c'est de ne pas les avoir traduits graphiquement.

Une de leurs plus grandes fautes est d'avoir négligé les travaux de notre illustre d'Anville, travaux qui leur eussent fourni une base excellente, un canevas dans lequel on pouvait faire entrer facilement tous les détails. Ainsi d'Anville leur eut permis de rectifier la position d'*Hadrumetum*, position de premier ordre dans ce tracé, et que le Dr Shaw, leur guide principal, a déplacée d'une manière si fâcheuse.

Les différents écrivains qui ont traité de la vie de César ont porté plus ou moins d'attention à la guerre d'Afrique, suivant le plus ou moins d'étendue du cadre qu'ils avaient adopté.

Je ne m'occuperai que de ceux qui en ont fait l'objet d'une étude spéciale, et je chercherai ensuite à déterminer la valeur des synonymies géographiques proposées successivement par ceux que le caractère sérieux de leurs recherches ou de leurs explorations autorisaient à émettre une opinion à ce sujet. La géographie comparée joue en effet un grand rôle dans cette étude ; elle en est comme la base, elle répand une lumineuse clarté sur tout le récit, elle en fait saisir plus facilement la marche et le sens, elle permet à l'esprit d'en suivre tous les développements sans fatigue et sans peine ; elle est d'une absolue nécessité, enfin, toutes les fois que l'on veut porter un jugement sur les combinaisons stratégiques des parties belligérantes. Voilà ce que n'ont pas assez compris et ceux qui ont traité de la guerre d'Afrique et ceux qui ont, jusqu'à présent, embrassé toutes les parties des commentaires de César.

Carl Guischart, écrivain allemand né à Magdebourg en 1724, auteur de *Mémoires militaires sur les Grecs et les Romains, pour servir de suite à l'Histoire de Polybe commentée par le chevalier*

de Volard, est le premier qui se soit occupé de la guerre d'Afrique d'une manière spéciale. Son ouvrage parut à La Haye, en 1757 et à Lyon en 1760, 2 volumes in 8^e; c'est l'édition dont je me suis servi.

L'examen de la guerre d'Afrique forme la dernière partie du second volume, de la page 213 à la page 382. On en trouvera le résumé à la fin de ce travail, à la suite de l'analyse des Notes de Turpin de Crissé.

Carl Guischardt a prêté une attention assez suivie à la recherche des synonymies géographiques. Le Dr Shaw (*Voyages en Barbarie*, 1743) a été son principal guide et il ne pouvait alors en avoir de meilleur, mais comme il n'a pas connu les travaux de d'Anville, le voyageur anglais lui a fait commettre une grave erreur, celle de placer *Hadrumetum* à Herk'la (page 249) au lieu de la mettre à *Sousa*, ainsi que l'a fait, avec raison, le célèbre géographe français. Il a du reste reproduit les opinions erronées contenues dans le texte de son seul informateur; comme lui il voit *Ruspina* à Sah'alil, *Sassura* à Surseff (K's'our-es-Saf), *Zeta* à Menzel (Kamel), *Thapsus* à 5 lieues anglaises (27,823 mètr.) au Sud Est d'Agar, quand Hirtius l'en éloigne seulement de 24 kilom. à peine, ce qui est très-exact. Je ne dirai rien des orientations parce que le tracé de la côte, tel qu'on le faisait à cette époque, est fautif partout. De plus, Guischardt eu le tort impardonnable de substituer souvent aux affirmations positives de Shaw des idées à lui sur la position de plusieurs sites, idées fausses pour la plupart, comme de raison, mais qui cadraient avec ses opinions au sujet des opérations du dictateur. C'est ainsi qu'il ne veut pas qu'Acholla soit *au-delà*, c'est-à-dire au *Sud de Thapsus*, mais à *l'Ouest d'Hadrumetum*; que, d'après lui, Thysdrus serait bien plus près de Ruspina qu'il ne convient, s'il eut adopté le sentiment de Shaw, qui lui donne pour correspondant *El Djemm*, sentiment aujourd'hui hors de toute discussion. D'un autre côté, j'ignore quel est le motif qui, à la page 231, l'a fait compter cette ville (sous le nom altéré de *Tisdra*) au nombre des ports de mer, alors qu'elle est au plus près à 40 kilomètres des rivages de la Méditerranée. Cette absurdité lui appartient tout entière. Ces connaissances topographiques, altérées ainsi sans motifs réels,

l'ont conduit quelquefois à des appréciations erronées sur les intentions de César, et, lorsque parlant du mouvement en arrière sur Thapsus (page 366), il attribue sa reconnaissance sur Thysdrus et la prise de Sassura à des considérations stratégiques, il se trompe, puisque nous savons par Hirtius qu'il n'était question que d'un simple ravitaillement; s'il lui a donné un sens différent, c'est parce qu'il suppose les deux villes trop près de Thapsus et menaçant directement le flanc droit de l'armée Césarienne. Les données qu'avait Guischartt sur le terrain même des opérations étant d'ailleurs insuffisantes, puisqu'il est obligé de se servir des détails incomplets, fournis par Hirtius, cela l'a conduit bien souvent à des explications arbitraires. Turpin de Crissé lui a reproché, avec justice, au sujet des dispositions prises le 15 février devant Uzita, pour donner une bataille qui n'eut pas lieu, de s'être fait un terrain idéal, d'avoir ensuite imaginé une disposition de troupes telle qu'elle pût répondre à ce même terrain, de s'être enfin complètement éloigné du texte (voir l'analyse des notes de Turpin de Crissé. § LX). En somme, il y aurait cependant injustice à ne pas reconnaître que *l'Analyse de la guerre d'Afrique* de Guischartt est un travail assez remarquable et que, le premier, il a donné la solution de quelques points obscurs, tel que la fameuse manœuvre dont parle Hirtius au paragraphe XVII, au moyen de laquelle César mit en déroute les troupes de Labienus et de Petreius qui semblaient devoir écraser les siennes.

En 1785, le comte Turpin de Crissé, lieutenant-général des armées du Roi, ancien inspecteur de cavalerie, publia une traduction française des commentaires de César en trois volumes in-4°, Montargis, avec 43 planches et de nombreuses notes. Cet ouvrage fut réimprimé en 1787, en trois volumes in-8°, avec les mêmes planches réduites, Amsterdam, Leyde, Rotterdam et Utrecht, chez les libraires associés. Cette dernière édition est celle que j'ai eue à ma disposition; la guerre d'Afrique est contenue dans le troisième et dernier volume, de la page 232 à la page 369.

Le travail de Turpin de Crissé sur la guerre d'Afrique ne consiste du reste qu'en notes plus ou moins étendues, jointes à chacun des paragraphes des commentaires; elles sont au nombre de

cinquante-six. Ces notes jouissent d'une certaine réputation, qu'elles ne méritent peut-être pas tout entière, mais comme elles ne sont cependant pas sans intérêt, j'ai cru, par ces deux raisons, devoir en faire une analyse critique étendue.

Si Carl Guischart, qui s'est assez sérieusement occupé de la partie géographique de son travail, a commis toutes les erreurs que nous lui avons reprochées, que sera-ce pour Turpin de Crissé qui n'y a pas prêté la moindre attention.

Il peut paraître assez étrange qu'au sujet d'une étude qui repose principalement sur la connaissance parfaite et détaillée du terrain, un écrivain n'ait pas fait de ce terrain l'objet d'un examen attentif. Cependant c'est ce qui a eu lieu ici, ainsi que je vais le démontrer :

Turpin de Crissé, les *Commentaires* à la main (§ VI), voit César franchir la distance qui sépare Hadrumetum de Ruspina *en une petite journée*, ce qui ne pouvait guère être autrement, puisque cette distance n'est que de 22 kilomètres, et il met *Hadrumetum* à ce qu'il appelle Mahometa ou H'amamet, *Ruspina*, à El Mahedîa, deux localités situées à 144 kilomètres l'une de l'autre, à *six journées de marche* ! La moindre des plus mauvaises cartes qu'il eût consultées lui eût montré toute l'impossibilité d'une pareille assimilation.

Avec Hirtius (paragraphe LXXV-LXXVI), Turpin de Crissé conduit César de son camp d'Agar à Thysdrus, par Sassura, et, ne tenant aucun compte ni des itinéraires anciens, ni des cartes, ni des assertions de Shaw, qui lui montraient Thysdrus situé à *El Djemm*, à 45 kilomètres au Sud d'Agar, il va la chercher à *K'âirouan*, tout-à-fait à l'Ouest, à plus de soixante kilomètres, au-delà de la zone sur laquelle s'était installée l'armée pompéienne, en pleine Numidie ! César avait bien poussé une pointe sur Zeta, au milieu des positions ennemies, et en passant devant le camp même de Scipion, mais Zeta, n'était qu'à 30 kilomètres d'Agar, et César aussi hardi, aussi aventureux qu'on puisse le supposer, n'aurait jamais commis une imprudence pareille à celle que lui fait faire l'écrivain français, parce qu'il ne serait jamais revenu de cette escapade insensée.

Maintenant que Turpin de Crissé appelle les K'erk'ena *Cercare*,

avec je ne sais qui ; qu'il place Zeta en un lieu inconnu et introuvable appelé *Zerbi*, et Zama à *Zamora*, une *Zamora* ignorée, car ce ne saurait être la *Zamora* de notre province de Constantine, située à 387 *kilomètres* à l'Occident de Zama, tout cela n'a rien d'étonnant de la part d'un homme aussi disposé à commettre les plus grosses bévues de gaieté de cœur, à aller trouver dans la Galilée l'île rocheuse d'*Ægimurus*, qui en est à 160 *kilomètres* en ligne droite, vers l'Orient.

En définitive, Turpin de Crissé ne s'est jamais fait une idée bien nette du théâtre des opérations de César. Ses synonymies ont tout le laisser aller de l'écrivain le plus fantasque. Ce qu'il a étudié ce sont les manœuvres, et là il était plein de son sujet ; mais comme il n'avait pour s'aider, ainsi que Guischart, que les descriptions mêmes d'Hirtius, descriptions fort incomplètes, que son canevas général est entièrement faux, ses jugements s'en ressentent trop souvent. Il critique quelquefois son prédécesseur, mais c'est pour substituer des erreurs à d'autres erreurs.

Nous avons présenté en faveur de Guischart cette circonstance atténuante que, n'ayant eu d'autre informateur que Shaw, il a commis les mêmes fautes que celui-ci. Nous n'avons rien de semblable à dire pour justifier Turpin de Crissé, nous devons même reconnaître qu'il est impardonnable. Il l'est, parce qu'il ne s'est servi ni des documents anciens, ni des travaux du voyageur anglais, ni de ceux de d'Anville, surtout alors qu'il les connaissait fort bien, puisqu'à sa première édition (1785) il a joint la grande et belle carte de la Gaule, de l'illustre géographe, et qu'il pouvait très-bien prendre la peine de jeter un regard sur ses autres cartes et entre autres sur la carte de la Numidie, déjà fort ancienne à l'époque où il écrivait, puisqu'elle date de 1742.

On voit que les deux seuls écrivains qui ont fait de la Guerre d'Afrique l'objet d'une étude particulière, l'ont traitée d'une manière très-imparfaite ; que leurs travaux, avant de servir, eussent dû être soumis à une critique sévère. Il n'en a rien été : on les a consultés et on a reproduit tous leurs dires sans contrôle, de sorte que toutes leurs erreurs reparaissent dans celles des éditions des *Commentaires* publiées jusqu'à ce jour, où l'on a voulu donner des synonymies géographiques.

A côté des écrivains spéciaux se placent ceux qui envisagent les questions de géographie comparée d'un point de vue général. Pour eux, la nomenclature relative à la Guerre d'Afrique n'est plus qu'un détail, mais enfin elle a, en plusieurs de ses points, une telle importance, qu'ils ont été forcément obligés de s'en occuper. Voyons s'ils ont été plus heureux que leurs devanciers.

La France ne possède, en fait de traités sur l'ensemble de la géographie comparée, que des ouvrages anciens, puisqu'ils datent du siècle dernier, où l'on peut glaner quelques notions exactes, mais dans lesquels on ne saurait rien chercher des acquisitions précieuses faites depuis trente ans. Tout ce que renferment nos ouvrages classiques en fait de géographie comparée ne vaut pas la peine d'être mentionné. Ce sont des notions sans ordre, sans dates, appartenant à toutes les époques, à tous les systèmes et ne laissant que des idées fausses. Cependant nous avons fait sur les différentes parties du monde antique les plus beaux travaux qui aient été faits en Europe. L'Algérie et les régions voisines, la Tunisie et le Maroc, l'Algérie particulièrement ont été l'objet de tentatives dont les lacunes indiquent trop bien qu'on en est encore aux recherches, aux investigations de détail, et que les unes comme les autres marchent avec une lenteur contre laquelle devront lutter peut-être les efforts de plus d'une génération. On n'y trouve du reste toujours qu'une faible partie des solutions qui nous intéressent, parce que le sujet que nous traitons appartient, par la nature de ses détails intimes, aux monographies les plus circonstanciées.

Cette observation s'applique tout entière aux *Remarques sur les grandes voies de communication de l'Afrique romaine*, insérées par M. d'Avezac dans son remarquable travail sur l'Afrique ancienne de l'Univers pittoresque (1844), au *Recueil des Itinéraires anciens*, publié par le colonel Lapie, en 1845.

Parmi les ouvrages généraux sur la géographie comparée du Nord de l'Afrique, il en est un auquel on a fait une réputation qu'il ne mérite certes pas. Je veux parler de la *Géographie ancienne des États Barbaresques*, par l'Allemand Mannert (1822-1825), ouvrage que le Ministère de la guerre, toujours désireux de jeter

de nouvelles lumières sur le passé de nos possessions africaines, crut devoir faire traduire, en 1842, par MM. L. Marcus et Duesberg. Toutes les parties de cette composition, relatives à l'Algérie, sont remplies d'erreurs que j'appellerai, sans scrupule, *volontaires*, car elles sont presque toujours le résultat du jugement le plus faux, joint à un parti pris de nier les faits les plus évidents. En ce qui touche à la guerre d'Afrique, Mannert a eu le bon esprit de ne pas trop s'écarter des opinions du Dr Shaw; il eût dû le faire toujours, car lorsqu'il s'en éloigne c'est pour ajouter de graves erreurs à celles du voyageur anglais. Ainsi, il ne cherche plus *Ruspina* à Sah'alîl, mais il la met dans une vaste plaine, à 2 milles de la côte, avec Monastir comme port; il ne réunit plus la ville et le port d'*Hadrumetum* à Herk'la, mais il y laisse le port et place les ruines de la ville à quelques milles au nord de Sousa. Pour lui *Agar*, *Zella* (au lieu de Zeta) et *Vacca* forment un groupe de trois *bourgades* (c'étaient de bonnes villes murées, *oppida*) peu éloignées, ce qui est parfaitement démenti par la pointe de 28 kilomètres que César est obligé de parcourir en faisant sa pointe du camp d'Agar sur Zeta. Les idées de Mannert au sujet d'Utique, entièrement opposées à celles de Shaw, négation absolue de tout ce que nous disent les itinéraires et les historiens anciens, sont une des preuves sans nombre que je pourrais réunir pour justifier l'appréciation sévère que j'ai faite de son livre; il identifie Utique à *Porto-Farina*, qui en est à plus de 20 kilomètres, et le *Promontoire des Cornelia Castra*, si fidèlement et si exactement décrit dans les Commentaires sur la guerre civile (Livre II, 24), à je ne sais quelle pointe de terre basse qui ne saurait avoir le moindre rapport avec ce môle puissant, créé par la nature et dont la physionomie était alors unique au monde. Quant à Zama, il est de ceux qui se sont le plus rapprochés de la vérité, en la plaçant à *Zouuarin*, à 27 kilomètres de son véritable site.

Le Dépôt général de la guerre a publié récemment (1864) une fort belle carte au 2,000,000^e du Nord de l'Afrique, accompagnée d'un fascicule intitulé : *Notice sur la Carte de l'Afrique sous la domination des Romains*, dressée par M. Nau de Champlouis, capitaine au corps impérial d'état-major. On a évité dans ce

travail remarquable presque toutes les erreurs que nous venons de reprocher aux écrivains qui ont traité de la guerre d'Afrique de Jules César. La seule *Sassura* y est identifiée encore avec K's'our-es-S'af. Quant aux positions de *Zeta*, *Vacca*, *Uzita*, *Tegea*, elles n'ont pu y figurer à cause de la petitesse de l'échelle.

Les Allemands ont de très-bons ouvrages classiques sur la géographie ancienne. Le *Manuel* de Sickler est l'un des meilleurs et des plus répandus, la 2^e édition est de 1832. Veut-on savoir ce qu'il contient au sujet de la nomenclature de la guerre d'Afrique, le voici : Pour lui *Hadrumetum* est Mahometa ou Hamamet, ou bien encore Herk'la ; ce sont les deux erreurs de Turpin de Crissé et de Shaw ; *Zama* est Zouarîn, c'est l'erreur de Mannert ; mais *Utique*, *Ruspina*, *Leptis Minor*, *Thapsus*, *Acholla*, *Tisdra*, citée une seconde fois sous le nom plus exact de *Thysdrus*, *Vacca* et *Tegea*, ne sont accompagnés d'aucune synonymie moderne ; c'est plus commode et plus court, mais cela n'indique qu'une profonde indifférence du sujet.

Après les généralisateurs, qui réunissent dans un même ensemble toutes les données éparses pour en faire un tout coordonné, viennent les voyageurs qui ajoutent aux documents écrits les données que leur fournit un examen plus ou moins attentif des localités.

Plaçons en tête le Dr Shaw.

C'est en 1743 que parut la traduction française de ses *Voyages en plusieurs provinces de la Barbarie et du Levant*, ouvrage qui a acquis, surtout depuis notre occupation de l'Algérie, un renom qu'il mérite à plus d'un titre. Ce voyageur est le premier qui ait émis sur la Géographie comparée de la guerre d'Afrique, les idées les plus sensées, avantages qu'il doit à l'exploration d'une partie de la contrée qui en fut le théâtre. Quelques-unes de ces synonymies indiquent même une sagacité toute particulière et dont il a donné plus d'une preuve. S'il n'avait pas eu la malheureuse idée d'aller chercher *Hadrumetum* à Herkla, à 23 kilomètres de son emplacement réel, ce qui l'a entraîné à commettre une autre erreur capitale, en assimilant les petites ruines de Sah'alil avec *Ruspina*, s'il ne s'était pas laissé tromper par la vague ressemblance d'un mot mal écrit, en plaçant *Sassura* à

Surseff (pour K's'our-es-Saf), son canevas fut resté encore aujourd'hui un des meilleurs.

Pendant les longues guerres de la République et de l'Empire, le gouvernement anglais fit lever par le capitaine William Henry Smyth, le périple d'une grande partie de la Méditerranée proprement dite. Ce travail, appuyé sur 1143 points déterminés astronomiquement et remarquable par son immense étendue, a fait disparaître de nos cartes une foule d'erreurs et a permis de substituer à de mauvais tracés de côtes des lignes de rivages où le dessin a repris tous les caractères de la vérité. On y rencontre bien, par ci par là, des points de détail auxquels il y aurait fort à redire, mais on oublie assez facilement ces imperfections en faveur de tout ce qu'il y a de bien, et le bien est en grande majorité. A l'heure qu'il est, nous n'avons pas pour les côtes de la Tunisie d'autres cartes que celles du capitaine Smyth et ce sont elles qui ont servi de base à notre travail, comme on le verra plus loin, en les appuyant, néanmoins, sur la Table des positions déterminées durant sa longue exploration et qui sont une des parties les plus utiles du volume qu'il a publié en 1854, sous ce titre : *The Mediterranean, a Memoir physical, historical and Nautical*, in-8, de 519 pages. Dans ce volume, l'hydrographe anglais a donné la synonymie antique de la plupart des points de la côte, mais s'il a été exact pour plusieurs points comme Lemt'a (*Leptis Minor*), Herkla (*Horrea Caelia*), Nâbel (*Neapolis*); on ne voit pas pourquoi il va chercher *Hadrumetum* à Monastir, *Kabarsusis* à Sousa, et *Aquae Calidae* à H'amamet, si ce n'est, pour ce dernier, que l'écrivain par deux M il a cru y voir le vocable arabe *H'ammam* (حمام) qui signifie *Bains chauds*, mais il n'y a jamais eu des sources thermales à H'amamet et d'*Aquae Calidae* de ce côté-ci de la presqu'île du cap Bon.

Depuis la prise d'Alger, la Tunisie a été explorée par plusieurs voyageurs, qui ont notablement accru la masse de nos connaissances, qui ont transformé en faits acquis bien des hypothèses, et dont les recherches ont permis de rectifier les erreurs des documents anciens ou leurs oublis. Ce sont, en 1832-1833, Sir Grenville Temple; en 1844, M. Pellissier, l'auteur des *Annales algériennes*, consul de France à Tunis; en 1856, Barth, le célè-

bre voyageur dans l'Afrique centrale ; en 1861, Victor Guérin. Je ne cite que ceux qui ont parcouru les contrées sur lesquelles s'étend le réseau de la guerre d'Afrique.

Sir Grenville Temple a vu Bou H'adjar, Lemt'a, Dîmâs, El-Djemm et Bou Chateur, dans lesquelles il reconnaît successivement, comme le Dr Shaw, *Agar*, *Leptis Parva*, *Thapsus*, *Thysdrus* et *Utique*. Mais après s'être franchement séparé de son compatriote en plaçant, sans hésiter, *Hadrumetum* à Sousa, il commet la même faute que lui en voulant retrouver *Ruspina* dans Sah'alil, et il ajoute à cette erreur une faute, celle de regarder Saïada comme étant *Usceta*, qui en était à 25 kilomètres plus à l'ouest.

Pour M. Pellissier, comme pour Sir Grenville Temple, *Hadrumetum* est incontestablement Sousa, *Leptis* Lemt'a, *Thapsus* Dîmâs ; avec Shaw, il identifie *Acholla* et El A'liïa, *Thysdrus* et El-Djemm, mais il a le tort de voir avec lui *Sassura* à K'sour es Sa'f, et de ne pas avoir adopté sa synonymie d'*Agar*, qu'il met sans raison à Khreneïs, parce qu'il n'a pas vu Bou H'adjar. Il commet, d'ailleurs, quelques autres erreurs très-graves, pour n'avoir pas eu le soin de se munir d'un tracé géographique aussi exact que possible des marches de César, négligence qu'il n'a pas été le seul à commettre et qui a toujours eu les mêmes conséquences. C'est ainsi qu'il voit *Zeta* aux ruines situées entre Ksîba de Sousa et Feraïat ; *Tegea* dans les ruines de l'Oued el Laya, au-dessous de K'ala Sr'îra ; *Vacca* dans les ruines de Zembra, à 5 kilomètres de Sidi Bou A'li, à plus de 30 kilomètres de l'endroit où elle devrait être, et, enfin, trompé par une malheureuse consonnance de mots, *Zama* à Zouam, dans un pauvre amas de ruines de la vallée de la Medjerda, à 67 kilomètres, en ligne droite, du site même de la capitale du roi Juba. Mais d'un autre côté, et il faut lui en faire éloge, le premier il a assimilé *Ruspina* et Monastîr, *Uzita* et Benbela, et le premier aussi il a fait remarquer l'étrange erreur de Shaw qui voyait le grand cap de Monastîr, le *Rous Pena* des navigateurs tyriens, dans ce promontoire obtus sur lequel s'élève Herk'la.

La synonymie de Barth est d'accord, dans les points principaux, avec les meilleures solutions que nous ayons signalées jusqu'à

présent. De même que le comte de Castiglioni, il pense que Zouïa, quartier qui formait jadis une partie considérable de Mahedïa, est la *Zella* de Strabon.

M. Victor Guérin est un esprit sérieux, logique et qui n'admet guère que les faits dans lesquels la probabilité est si voisine de l'évidence qu'elle peut en tenir lieu. Il a ajouté d'autres preuves à celles qui avaient engagé d'Anville, d'Avezac, Temple, Pellissier et Barth à regarder Sousa comme la transformation moderne d'*Hadrumetum*. Il hésite un peu à identifier *Ruspina* et Monastîr, mais on voit cependant, à certains passages de sa description, que cela ne lui semble pas douteux. Lemt'a, Dîmâs et El Djemm, représentent toujours à ses yeux *Leptis Parva*, *Thapsus* et *Thysdrus*, et son livre offre de bonnes notes sur les ruines d'*Utique* à Bou Chateur. Les distances de la Table peutingérienne rendent, selon lui, peu probable l'assimilation de K'sour es Sa'f et de *Sassura*, et il a parfaitement raison. Quant aux autres points secondaires de la nomenclature césarienne, comme ils se trouvaient en dehors de sa ligne de route, il ne s'en est pas occupé.

La guerre d'Afrique de l'an 46 a plus d'un rapport avec l'histoire ancienne de l'Algérie. Elle s'y rattache par la grande diversion que firent contre la Numidie, en faveur de César, le roi Bocchus et son lieutenant Sittius, par les opérations de celui-ci contre Sabura, lieutenant de Juba, et contre les débris des armées pompéiennes qui, après la victoire de Thapsus, se jetèrent en Numidie pour chercher à gagner l'Espagne en traversant la Mauritanie; par la mort de Scipion et de ceux qui l'accompagnaient, dans le golfe d'Hippone, aujourd'hui le golfe de Bône, enfin par la création de la nouvelle province d'Afrique qui comprenait la moitié orientale de la province de Constantine.

Mon intention, quand j'arrivai pour la première fois en Algérie, au premier jour de l'année 1849, était d'en étudier l'histoire sur le théâtre même des événements, ce que je n'ai cessé de faire depuis seize ans. D'un autre côté, les annales du Marok et de la Tunisie sont si intimement liées à celles de ce pays, dans l'antiquité et durant tout le moyen-âge, qu'elles devaient nécessairement faire partie du programme dont j'avais posé les bases en France.

C'est ainsi que je fus amené à m'occuper de la guerre d'Afrique de Jules César. Seulement, lorsque je repris ces recherches en 1862, lorsque j'eus analysé et annoté tout ce qui avait été fait, que je me trouvais en présence de cet ensemble d'assertions contradictoires qui, ainsi qu'on a pu le voir par ce qui précède, laissent l'intelligence la plus perspicace dans l'incertitude, devant ces opinions quelquefois vraies, trop souvent douteuses ou contradictoires, en face de toutes ces incertitudes, de toutes ces hypothèses, je me décidai à entreprendre un travail dans lequel toutes les questions seront étudiées de manière à satisfaire les esprits les plus sévères. Dès-lors, à la place d'un nouveau Commentaire de la guerre d'Afrique, critiqué et complété au moyen de tout ce qu'en avaient dit les écrivains postérieurs à Hirtius, nous avons eu cette longue, peut-être trop longue composition à laquelle j'ai dû donner le titre de Commentaire général de la guerre d'Afrique de Jules César, lequel embrasse sept cent cinquante pages in-quarto (1).

O. MAC CARTHY.

(A suivre)



(1) Le remarquable travail, dont on vient de lire le début, a été présenté à S. M. Napoléon III par son auteur, lors du deuxième voyage impérial en Algérie. L'Empereur, digne appréciateur des mérites d'une œuvre qui se rattache à un sujet dont il a fait l'objet de ses méditations et de ses études, a témoigné sa satisfaction à M. Mac Carthy en le faisant chevalier de la Légion-d'Honneur. Rappelons ici que notre honorable collaborateur se recommandait déjà par seize années de travaux géographiques et historiques sur l'Algérie. — *N. de la R.*